

« Notre époque est marquée par une islamisation de l'islam, où ses courants les plus radicaux sont perçus, à tort, comme les plus authentiquement musulmans »

Une multitude d'interprétations des textes religieux ont longtemps coexisté dans l'islam, sans que cela soit perçu comme une menace. C'est sous l'impulsion de la culture occidentale, hostile à tout manque de clarté, que le discours islamique aurait rejeté son ancienne tolérance à l'ambiguïté, avec des conséquences déplorables, estime l'islamologue allemand Thomas Bauer dans un entretien au « Monde ». Propos recueillis par Cyprien Mycinski. 18-01-2026 à 08h00, modifié à 10h27

Professeur d'études arabes et islamiques à l'université de Münster, Thomas Bauer a obtenu plusieurs distinctions scientifiques de premier plan en Allemagne. Paru en 2011, son ouvrage *Culture de l'ambiguïté*. Une autre histoire de l'islam a ainsi reçu ainsi le prix Leibniz, la plus prestigieuse récompense accordée à un travail de recherche outre-Rhin.

Les Éditions Fenêtres, jeune maison qui se consacre à la publication de livres de sciences humaines portant sur le monde musulman, ont publié en 2025 la traduction française de cet ouvrage d'une grande exigence théorique (532 pages, 23 euros). À rebours d'une représentation de l'islam comme religion dogmatique ne laissant pas de place à la nuance, Thomas Bauer y défend l'idée que, durant des siècles, le monde musulman s'est montré d'une grande « tolérance à l'ambiguïté », laquelle a ensuite considérablement reculé à l'époque contemporaine.

Votre ouvrage se fonde sur la notion de « tolérance à l'ambiguïté » : à quoi correspond ce concept ?

Au fil des nombreuses années que j'ai consacrées à étudier à la fois la littérature arabe classique et des textes religieux musulmans, j'ai été confronté régulièrement à des paradoxes, comme lorsque des maîtres religieux très pieux écrivaient en même temps des poèmes absolument frivoles. En essayant d'analyser cette apparente contradiction, je suis tombé sur le concept de « tolérance à l'ambiguïté » développé en psychologie. Il m'a semblé que cette notion, qui concerne initialement l'individu, pouvait s'appliquer à des sociétés dans leur ensemble.

En définitive, une question se pose : comment les sociétés gèrent-elles le flou, les contradictions, la complexité, en un mot l'ambiguïté ? Face à celle-ci, la tolérance des sociétés varie selon les domaines de l'existence, et certaines s'avèrent plus tolérantes que d'autres à l'ambiguïté.

Contrairement à une idée reçue, vous expliquez que la civilisation musulmane a longtemps fait preuve d'une grande tolérance à l'ambiguïté. Qu'est-ce que cela signifiait dans le domaine religieux ?

Dans l'islam prémoderne, c'est-à-dire avant le XIX^e siècle, une grande ambiguïté était admise dans le rapport aux textes sacrés. Aujourd'hui, rares sont ceux qui savent que le Coran est un texte riche en variantes, puisque certains termes y sont transmis avec une prononciation différente, une vocalisation différente ou même des consonnes différentes, ce qui en fait varier le sens. Cette profusion de variantes était, pour ainsi dire, maîtrisée par la distinction que l'on faisait entre les versions les plus fiables et celles qui l'étaient moins, tout en reconnaissant que plusieurs pouvaient être valides et d'origine divine.

Il en allait de même concernant l'exégèse des textes. Les commentaires coraniques classiques présentent plusieurs interprétations possibles d'un même verset, sans affirmer qu'une seule est correcte. Bien sûr, il y avait déjà des fanatiques qui n'acceptaient pas cette diversité de lectures. Mais, contrairement à ce qu'on observe souvent aujourd'hui, ils ne réussissaient pas à exercer une influence durable.

Selon vous, c'est l'hégémonie occidentale qui a mis fin à cette culture de l'ambiguïté au sein du monde musulman. Comment ?

En Europe, la tolérance à l'ambiguïté a progressivement diminué après l'irruption de la Réforme protestante, au XVI^e siècle, en raison de la division de la chrétienté et des guerres de religion qui s'en sont suivies. La soif de certitude et de clarté a alors débouché sur la conviction que tout devait être dénué d'ambiguïté, explicable avec une certitude absolue. L'idée de « progrès » comme marche en avant vers la certitude est apparue dans ce contexte. L'Europe a considéré qu'elle était à l'avant-garde de ce progrès et qu'elle devait amener les autres peuples à la suivre : c'était sa « *mission civilisatrice* ». En clair, l'élimination de l'ambiguïté a été un moteur et une justification du colonialisme.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, confrontées à l'incontestable supériorité économique et militaire de l'Europe, les élites des pays musulmans en sont venues à considérer que quelque chose avait mal tourné dans leur histoire, et elles se sont mises à appréhender leur propre tradition avec scepticisme. La composition des élites a d'ailleurs elle-même été bouleversée à cette époque.

L'influence des érudits religieux traditionnels a décliné, tandis qu'une nouvelle classe dirigeante, formée selon les modèles occidentaux, a pris leur place. Tout cela a finalement entraîné une évolution des mentalités, au moins au sein des élites urbaines, qui se sont montrées de plus en plus confiantes dans le progrès et la technique, et de moins en moins tolérantes à l'ambiguïté.

Comment a évolué ensuite ce rapport à l'ambiguïté ?

Au XX^e siècle, deux phases principales peuvent être distinguées. Dans un premier temps, de nombreux intellectuels ont rejeté l'idée d'une réforme mesurée de leur tradition culturelle, considérant que cela ne pourrait pas résoudre la crise. À leurs yeux, pour suivre le rythme de l'Occident, le monde musulman devait s'occidentaliser entièrement. La solution viendrait de l'adoption d'idéologies occidentales telles que le nationalisme et le socialisme.

Quand ces idéologies échouèrent à leur tour, beaucoup ont estimé que l'espoir résidait dans un retour au « véritable » islam. Mais cet islam « véritable » n'avait que peu à voir avec la religion musulmane classique, tolérante à l'ambiguïté. Au contraire, elle fut jugée archaïque, et l'islam a été reconstruit selon les paradigmes modernes de la conformité idéologique et de l'absence d'ambiguïté.

Vous évoquez une « islamisation de l'islam » à l'époque contemporaine : que voulez-vous dire ?

Généralement, les cultures sont désignées par des termes géographiques : on parle de cultures « européenne », « chinoise », « japonaise », etc. Or les régions où l'islam s'est imposé s'étendent de l'Atlantique à l'Asie du Sud-Est, et il n'existe donc pas de terme géographique qui permette de désigner cet espace. On parle donc de « monde musulman », de « culture islamique », en suggérant ainsi que la religion joue dans cette aire culturelle un rôle plus important qu'ailleurs.

Souvent, il est dit qu'« en islam » toute la vie est façonnée par la religion, que la religion et la politique sont indissociables – alors que la plupart des sultans étaient dépourvus de toute légitimité religieuse... En réalité, ce n'est pas plus vrai dans le monde musulman que dans d'autres cultures.

Quand le monde musulman est abordé à travers un prisme occidental, tout est systématiquement rapporté à la religion. C'est ainsi qu'un calice à vin orné d'un poème homoérotique se trouvera exposé dans un musée sous l'appellation « *art islamique* » ! Cette lecture du monde musulman vu comme totalement imprégné de religiosité est valable pour l'époque actuelle. C'est pourquoi, après leur invasion de l'Irak, les Etats-Unis y ont mis en place une répartition du pouvoir politique sur des critères religieux.

Enfin, lorsqu'on évoque la religion musulmane, ses courants les plus radicaux sont bien souvent présentés comme les plus authentiquement musulmans. De ce fait, le wahhabisme saoudien, qui représente historiquement un phénomène marginal, est fréquemment perçu comme l'islam typique. Tout cela participe de cette « *islamisation de l'islam* ».

Dans le monde musulman contemporain, quel regard porte-t-on sur cette culture de l'ambiguïté du passé ?

Aujourd'hui, l'histoire est perçue de manière ambivalente dans les pays musulmans. Cela tient principalement au modèle occidental de progrès, tel que l'ont conçu des penseurs comme Hegel [1770-1831]. Selon ce modèle, les cultures contribuent successivement au progrès de l'humanité, qui avance d'Asie à travers la Grèce et Rome, avant d'atteindre son apogée en Europe. Dans ce cadre, les cultures islamiques ont une unique fonction : préserver le savoir antique durant les siècles prétendument obscurs du Moyen Age pour le transmettre à l'Occident. Selon cette vision, tous les développements importants se produisent donc en Europe.

Le monde islamique, lui, aurait connu un déclin inexorable ayant débuté vers l'an 1000 et qui se serait poursuivi jusqu'à ce que l'Europe réveille l'« *Orient* » de sa torpeur, au XIX^e siècle. Dans le monde musulman, on éprouve d'un côté de la fierté pour ce qui est appelé l'« *âge d'or* » des VIII^e-X^e siècles, tandis que, de l'autre, on ne veut pas entendre parler de la longue période de déclin supposé.

Or c'est précisément cette période qui correspond à l'apogée d'une culture de l'ambiguïté. Il y a quelques décennies, quand j'ai commencé à étudier la littérature mamelouke [1250-1517], elle était pratiquement inexplorée. Un véritable trésor restait à découvrir ! La situation évolue lentement. Le Musée du Louvre a présenté en 2025 une exposition spectaculaire sur les Mamelouks, qui est désormais visible au Louvre Abu Dhabi. Peu à peu, dans les pays arabes, l'épanouissement culturel de cette période de l'histoire est progressivement mis au jour.

La religion musulmane dicterait des croyances et des comportements, et serait incompatible avec tout travail d'interprétation : les fondamentalistes musulmans comme l'extrême droite occidentale hostile à l'islam ne partagent-ils pas la même vision de cette religion ?

On ne saurait trop insister sur l'importance de la tolérance à l'ambiguïté. Elle est cruciale pour notre coexistence sociale, particulièrement dans un système politique comme la démocratie, laquelle repose sur la délibération et le compromis. Cela s'applique par-dessus tout à la religion, qui est fondée sur l'ambiguïté. En effet, l'idée même d'une transcendance, d'une réalité imperceptible aux sens et non vérifiable expérimentalement, présuppose la tolérance à l'ambiguïté. Les textes religieux sont, eux aussi, empreints d'ambiguïté linguistique et ouverts à de nombreuses interprétations.

Si, dans la modernité, la religion traverse une crise, il s'agit en fin de compte d'une crise de la tolérance à l'ambiguïté. Les salafistes postulent que les textes sacrés sont clairs, sans ambiguïté, et qu'ils ne nécessitent aucune interprétation. Ils rejettent ainsi la tradition et l'histoire, avec leur complexité et leurs contradictions, construisant à la place un islam prétendument univoque, inhumain et primitif, qui ne ressemble guère à l'islam historique.

Ce faisant, ils font involontairement le jeu des islamophobes, qui brandissent précisément cet islam radical et intolérant comme une menace à combattre. Selon moi, il est fondamental qu'une approche ouverte et tolérante à l'ambiguïté l'emporte : elle seule permettra un avenir plus humain.

Culture de l'ambiguïté. Une autre histoire de l'islam, de Thomas Bauer, Fenêtres, 2025, 532 pages, 23 euros.